

L'artiste cause mais ne l'écoutez pas...

Marie-Claude Loiselle

Numéro 78-79, septembre–octobre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (1995). L'artiste cause mais ne l'écoutez pas.... *24 images*, (78-79), 3-3.

L'artiste cause mais ne l'écoutez pas...

Dans l'édition de juillet-août des *Cahiers du cinéma*, Thierry Jousse, ripostant aux réactions négatives provoquées par certains propos tenus dans la même revue par le cinéaste sarajévien Emir Kusturica — à qui fut d'ailleurs décernée à Cannes cette année la Palme d'or pour son film *Underground* —, s'indigne que les détracteurs de Kusturica aient « fondé leur argumentation sur les seuls propos du cinéaste ». Réflexion assez invraisemblable qui incite à lui demander par quelle gymnastique intellectuelle peut-on ignorer les propos d'un créateur en supposant ainsi une œuvre capable à elle seule de compenser ou de blanchir ces propos, et cela dans la mesure où les entretiens sont justement accordés et conçus pour jeter un éclairage sur les intentions de l'auteur? Il apparaît d'ailleurs tout aussi injustifiable de juger d'une création, aussi brillante soit-elle, sur un plan strictement formel en faisant abstraction du discours ou de la vision d'une réalité qu'elle sous-tend; cela semble entendu... Mais il y a fort à parier que dans le cas de Kusturica, les *Cahiers*, comme plusieurs autres, n'aient pu concevoir de tirer l'épée contre ce monstre sacré, enfant chéri du 7^e art défendu depuis ses débuts, préférant ainsi demeurer sourds à des propos qui n'ont pourtant rien d'équivoque — loin s'en faut! — plutôt que de porter ombrage au génie supposé de l'artiste.

Cette polémique provoquée par Kusturica conduit en fait essentiellement à s'interroger sur la responsabilité de l'artiste dans nos sociétés. L'ambiguïté (?) politique sur laquelle on prétend, amusé, le voir jouer n'est-elle pas en soi plus engageante qu'on ne veut l'admettre — étant donné justement qu'il s'agit bien là d'un jeu (médiatique). Dans les faits, le cinéaste a dit beaucoup de choses à mots plus ou moins couverts et pas besoin de lire bien loin entre les lignes pour comprendre quelle est sa position face au conflit en Bosnie et dans l'ensemble de l'ex-Yougoslavie. Quand il parle par exemple de la Slovénie, la Croatie, la Bosnie actuelles comme de « petits pays satellites des nazis »¹ (!), on entend bien que pour lui (Serbe bosniaque), le massacre qui est perpétré depuis près de quatre ans est bel et bien la phase ultime et définitive de la Deuxième Guerre mondiale qui n'a jamais vraiment pris fin (adoptant ainsi un point de vue semblable à celui de ces résistants reclus de Belgrade dans *Underground* à qui on n'a jamais dit que la guerre était terminée depuis 1945); une guerre à finir contre le spectre du monstre germanique que les Serbes voient ressurgir dans l'Allemagne réunifiée. « Nazification » donc des peuples non-serbes de l'ancien territoire yougoslave (comme l'a si bien noté le philosophe Alain Finkielkraut² auquel s'en prend Thierry Jousse) qui deviennent des boucs émissaires commodes, un prétexte pour mener à bien le rêve plus que séculaire d'une « Grande Serbie » — que le cinéaste rejette pourtant comme « un terme complètement stupide qu'on entend partout », c'est-à-dire une pure vue de l'esprit. Encore là, on peut voir un cynisme assez odieux dans le refus de Kusturica de reconnaître que ce dont le monde entier est témoin n'est rien d'autre qu'une guerre pour la conquête de territoires « nettoyés » de tout ce qui n'est pas serbe. « Il y a un journal là-bas (en Allemagne), qui a commencé à qualifier les Serbes d'agresseurs, sans dire qu'il y avait un million cinq cent mille Serbes qui vivaient en Bosnie », confiait-il toujours

aux *Cahiers*. Ignorerait-il vraiment qu'avant même que le peuple ne se prononce (démocratiquement) sur l'indépendance de la Bosnie, les Serbes bosniaques avaient déjà déclaré l'autonomie de bon nombre de territoires où ils sont majoritaires, puis proclamé quelque temps après une République serbe ayant pour capitale Sarajevo? Toutes les actions de purification ethnique posées depuis par les Serbes bosniaques — appuyées de Belgrade par Milosevic — n'ont fait qu'aller dans ce sens.

De telles considérations politiques qui, pensez-vous peut-être, n'ont pas leur place dans une revue de cinéma sont pourtant ici essentielles afin de démontrer comment l'artiste, homme public mais également *citoyen*, ne peut se dédouaner de toute responsabilité lorsqu'il accepte de livrer son témoignage à la presse. Lui suffirait-il alors d'ajouter qu'il ne veut pas prendre position pour un camp ou pour l'autre (!) ou se mêler de politique (parole magique...), comme le fait Kusturica, pour se trouver du coup à l'abri d'une mise en cause de ses propos? Artiste blanc comme neige, planant au-dessus de la vie et de la réalité — une réalité dans ce cas-ci fort sanglante.

D'ailleurs, de quelle objectivité parle-t-il au juste lorsque dans le dossier de presse d'*Underground* il dit: « Je ne tiens pas à être impliqué politiquement dans le conflit, je veux garder mes distances et mon objectivité. »? Certains parlent d'ambiguïté à son sujet, mais il n'y a pas du tout d'ambiguïté; que de la ruse. La ruse (ou l'opportunisme?) de celui qui veut manger à tous les râteliers afin de jouir du grand consensus des médias qui, tout comme le jury de Cannes qui couronnait *Underground* de la plus haute distinction, ont en effet préféré n'y voir qu'un art « génial » de l'équivoque. Les honneurs cannois semblaient d'autant plus appropriés que le cinéaste avait pris soin de signaler qu'il ne voulait justement pas susciter de consensus, ce qui rajoute à l'événement un petit côté sulfureux faisant tout à fait bonne figure en plus de placer sur-le-champ les réfractaires du côté des réactionnaires. La Croisette et ensuite Belgrade où le film reçut cette fois les honneurs de la première post-cannoise devant l'élite serbe...

Que les médias et le jury de Cannes aient succombé à cette méprise, cela s'entend; mais que les *Cahiers* applaudissent la « passionnante ambiguïté » d'un film qui ne pêche pas « par correction politique ou désir de consensus »³, voilà qui est plus déconcertant puisque cela indique qu'ils ont eux aussi cédé devant l'attrait d'un nouveau snobisme anti-PC. Bien sûr que la pensée *politically correct* encourage aujourd'hui tous les excès de la bonne conscience, mais pour éviter ce dérapage, qu'il faille en venir à justifier l'injustifiable comme s'il n'y avait plus aucune morale qui vaille, aucune vérité qui tienne, cela a de quoi faire frémir devant la profondeur de l'abîme qui nous guette. ■

1. *Cahiers du cinéma*, n° 492, juin 1995, p.70.

2. L'imposture Kusturica, *Le Monde*, 2 juin 1995, p.16.

3. Serge Grünberg, *Cahiers du cinéma*, n° 492, p.67.